

## Document Citation

Title	<b>La guerre est une fête</b>
Author(s)	Michel Mardore
Source	<i>Nouvel observateur</i>
Date	
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Apocalypse now, Coppola, Francis Ford, 1979





L'attaque du village vietnamien par les hélicoptères américains  
Un prodigieux excitant pour les sens...

## La guerre est une fête

Ce que dit Coppola est étonnant, mais comment exprimer l'indicible ?

### APOCALYPSE NOW

de Francis Coppola

Hautefeuille, 6<sup>e</sup> (633-79-38) ; Ambassade, 8<sup>e</sup> (359-19-08). A partir du 26.

■ Diabolique Coppola. Son « Apocalypse » commence là où finissent les films de guerre « normaux » : dans une chambre moite un militaire délire, hurle son dégoût, vivante dénonciation de la guerre.

Quelques minutes plus tard, le même officier entraîne le spectateur dans une exaltation forcenée de l'horreur. Sarabande de tueries éclaboussées de lampions, de fumées multicolores, de pétards — une sorte de 14-Juillet délirant où faire du surf pendant un assaut paraît la chose la plus naturelle du monde, où les filles demi-nues de « Playboy » dansant en pleine jungle ne semblent pas déplacées.

Il n'en rajoute pas, Francis Coppola. Au lieu de cacher la vérité, il nous la jette au visage. Il sait que les films de guerre sont des apologues de la guerre. Tous, sans exception. Les pamphlets « de gauche » aussi bien que « les Bérêts verts », de John Wayne. Car représenter une scène d'action, même pour la

condamner, c'est donner du plaisir au spectateur. En toute conscience, Coppola assume donc la devise non écrite du film de guerre : jouir d'abord, penser ensuite.

Ne craignons pas de jouir, sans honte ni complexe. La guerre est ici filmée pour la première fois sans hypocrisie, comme une somptueuse fête cannibale. Gorgeons-nous les yeux et les oreilles de ces fumigènes bariolés, de ces éclairs de feu, de cette partition de salves et d'explosions inouïes. Le célèbre ballet wagnérien des hélicoptères, massacrant à coups de roquettes et de rafales de mitrailleuses un village vietnamien, n'est qu'un morceau de bravoure parmi d'autres. Prodigieux excitant pour les sens, le film tient sans faiblir la plus haute note de la gamme durant la majeure partie de la projection. Parti du réalisme, il s'enfonce dans le surréalisme. Son auteur compare avec raison cette apothéose de violences à un « voyage » au L.S.D., la morale en plus.

Car le cynisme apparent et la splendeur barbare d'« Apocalypse Now » portent une ambition plus haute. La guerre et son cirque cachent mal une autre quête. Paraphrasant un roman de Conrad, le héros de Coppola franchit les mille embûches d'un fleuve pour aller tuer un homme qui se prétend l'égal de Dieu. Il retourne aux sources, au sens strict, en empruntant la voie royale et des grands mythes.

### Bougainville chez les cannibales

La remontée du fleuve nous éloigne de la terreur sophistiquée contemporaine, celle des bombardements au napalm, des fusées, pour aboutir à l'âge des arcs et des flèches. Raccourci hallucinant, trajectoire évidente : il faut parvenir au cœur de la pulsion qui habite les hommes depuis leurs origines. Lui aussi, Coppola, prétend révéler certaines « choses cachées depuis la création du monde ». S'il n'ose évoquer les préhominiens, ces grands singes vus en ouverture du « 2001 » de Kubrick,

l'intention voisine. Et il parvient jusqu'aux « sauvages » des premiers explorateurs : ses personnages dépouillent insensiblement leurs uniformes, se barbouillent le visage de peintures de guerre. Bientôt, ils ne diffèrent plus des guerriers au corps maquillé de blanc, ces squelettes blafards dressés sur une multitude de pirogues à l'entrée du royaume de leur chef, l'Américain rebelle devenu le dieu de la guerre sur lequel veillent les statues immenses d'un ancien temple khmer. Télescopage grandiose des temps, des espaces, évoquant l'arrivée d'un Bougainville chez les anthropophages. Tout est dit là sur la nature immémoriale de notre instinct de mort. Les discours sentencieux de Marlon Brando, ensuite, ne seront que pléonasme, simplification naïve de ce que l'image suggère au premier regard.

La vraie déception pourtant n'émane pas, comme beaucoup le pensent, de cette longue « cauda ». A la mesure de cette entreprise superbe qui dévore toute la guerre du Viêt-nam pour mieux la transcender, elle était inscrite dès les premières images. Sans le formuler, pour traduire de telles idées, simples mais d'une force peu commune, chacun rêve d'un autre langage. Or le langage de Coppola est celui de notre pauvre cinéma de toujours, avec son découpage classique, ses travellings, ses surimpressions, ses fondus, ses gros plans... On attend un discours inimaginable, apte à exprimer l'indicible, et qui ne vient jamais. Comment, d'où viendrait-il ? La parole « ordinaire » de Coppola est notre parole : inconsciemment, nous lui en voulons de cette limite.

« Apocalypse » bute avec une emphase éperdue, digne d'Abel Gance, contre le mur même de la création cinématographique, inviolé à ce jour. Un « échec » de cette trempe vaut bien des « réussites ».

M. M.